

entretien

Yeanzi

« LA SOCIÉTÉ EST MON CARBURANT »

Plasticien ivoirien emblématique et engagé, il s'immerge dans son environnement, dans les communautés, pour capter les mutations de son pays. Et transmettre. propos recueillis par Astrid Krivian

Son art est un moyen de saisir des phénomènes sociaux et d'apporter des réponses aux problématiques contemporaines, notamment en matière de repères identitaires et de transmission mémorielle. Saint-Étienne Yeanzi, plasticien, penseur et professeur des beaux-arts ivoirien, puise son inspiration dans la société; il affûte son œil observateur en s'immergeant au cœur des communautés, en s'imprégnant de leur quotidien, pour capter au plus près, de l'intérieur, les effervescences, les mutations d'un pays. Affichant un pointillisme qui lui est propre, ses œuvres mêlent différentes techniques et matériaux, dont la peinture, et surtout sa marque de fabrique: le plastique fondu à partir de sacs usagés, transformant un fléau environnemental et un objet familier en outil créatif. Tandis qu'il est mû par sa volonté de constituer une mémoire collective, son esthétique

convoque des éléments graphiques issus de l'Égypte antique, de traditions ancestrales, et des personnages historiques emblématiques comme guides pour éclairer le présent. Sa récente exposition à la Galerie Farah Fakhri d'Abidjan, «Pandore», prend à rebours le mythe de la célèbre boîte et délivre, à la place des maux, des propositions constructives face aux défis actuels. Né à Katiola, en 1988, Yeanzi dessine depuis l'enfance, nourri par les bandes dessinées et les livres d'art transmis par son père. Portraitiste de rue à l'adolescence, il suit sa scolarité au lycée d'enseignement artistique de Cocody, puis étudie à l'école des beaux-arts d'Abidjan, d'où il sort major de promotion en 2012. Depuis, son travail a été exposé dans le monde entier, des États-Unis à l'Afrique du Sud, en passant par le Maroc ou les Biennales de Venise et de Dakar. Rencontre avec un être engagé, qui croit profondément au rôle nécessaire et salutaire qu'un artiste peut et doit jouer dans une société, auprès des consciences.



L'artiste dans son atelier.

AM: Quelles ont été vos inspirations pour cette nouvelle exposition, «Pandore»?

Yeanzi: Après avoir mené une étude sur la société ivoirienne, et plus largement celles d'Afrique de l'Ouest, j'ai identifié des problématiques de développement, notamment autour de la question de l'identité et de la transmission mémorielle. Cette génération extrêmement jeune – la moyenne d'âge en Côte d'Ivoire est de 21 ans, et l'on retrouve cette jeunesse dans la plupart des pays du continent – fait face à des défis en matière d'éducation, de repères identitaires. Il m'importait de proposer un arsenal de réponses à ces problématiques à travers mon projet, «Pandore». En plus de cette exposition, un mémorial sera réalisé dans les rues d'Abidjan sous peu, et une série de conférences seront organisées dans les écoles et universités du pays. Elles porteront sur l'intérêt d'utiliser la culture comme un support de développement. Face à l'urgence identitaire et mémorielle, nous devons construire un nouveau patrimoine culturel et l'introduire dans les habitudes de cette jeune société, des leaders de demain. Ils en ont besoin.

Quelle forme ce mémorial prendra-t-il?

Il sera décliné sous la forme d'un panthéon. Il est très important de construire cette mémoire en s'appuyant sur l'histoire. Cette génération a besoin de modèles. Nous allons extraire de l'histoire de ces pays toutes les personnalités qui ont contribué à l'émancipation, au développement, à l'évolution des sociétés. Sur des murs, avec des matériaux mixtes, des supports modernes, contemporains – peinture, plastique, graffiti, etc. –, nous les immortaliserons. Ce sera une création participative, ouverte, je serai accompagné par d'autres personnes. En tant qu'artistes, nous devons aider au développement de notre société; c'est mon engagement depuis mes débuts, il y a une dizaine d'années.

Il s'agit ainsi de sortir l'art des musées pour investir l'espace public?

C'est tout l'enjeu, car on ne peut pas espérer toucher des millions de personnes en exposant dans les galeries. En occupant les lieux publics, on contribue, on porte une volonté de rendre accessible cette production au maximum de personnes, on l'offre en partage.

Comment se déroulent vos recherches auprès de vos concitoyens?

J'effectue une immersion en société, au sein des différents quartiers d'Abidjan. J'ai besoin de cohabiter avec les gens, de les rencontrer, d'échanger. Leurs émotions au quotidien façonnent mon envie de créer. La société est mon carburant. Un match de foot, un bal poussière dans un quartier... Toutes ces atmosphères bouillonnantes, pleines d'actions, au cours



Véritable pièce maîtresse de l'exposition, ce tableau nous invite à penser le monde à travers le prisme de l'Histoire et de l'altérité.

desquelles les humains interagissent entre eux, créent le déclic chez moi.

Quelle est cette carence de repères que vous identifiez auprès de la jeunesse? En avez-vous manqué également à leur âge?

Mon père était professeur de philosophie. J'ai donc grandi dans cette discipline, en étant très proche du milieu universitaire. Connaître l'histoire et ses personnages marquants, lire des choses sur d'autres sociétés, ça a été très bénéfique pour moi. Ça m'a aidé à faire face aux problèmes rencontrés dans ma carrière, dans mon art, ça a guidé mon cursus universitaire. Aujourd'hui, en Côte d'Ivoire, le taux d'analphabétisme est de 47%. Et cette jeune génération épouse, s'approprie maladroitement toutes les influences culturelles venues d'ailleurs, parce qu'elle ne sait pas à quoi se raccrocher. Nous faisons face à un problème de mémoire collective. Les fondations sont très fragiles. En tant qu'historien, je veux essayer d'éduquer, de communiquer par les arts visuels, à travers une démarche pédagogique. Nous devons aussi puiser nos revendications identitaires dans le passé, constituer un réservoir de connaissances, convoquer des artistes, des figures, des personnalités historiques qui ont laissé un héritage intéressant.

La culture peut-elle et doit-elle jouer un rôle dans le développement d'un pays?

Complètement. Pour construire une société moderne, les pays doivent adopter des politiques culturelles fortes, affirmées, à travers une vraie volonté. C'est une évidence. Les pays africains devraient se doter de programmes ou de supports adaptés à leur réalité et à leurs revendications identitaires. La culture est nécessaire pour un peuple, aussi dans sa ren-

«Pandore» s'interroge sur les différentes problématiques (éducatives, identitaires, etc.) qui freinent le développement de la société.



contre avec les autres. Pour ne pas disparaître dans cette rencontre avec l'autre, nous devons mener des politiques qui préservent, afin d'être des contributeurs forts, d'être suffisamment audibles. Il faut composer avec nos héritages divers. Il ne s'agit pas de balayer du revers de la main une histoire, des faits, des influences, mais d'ajuster, de structurer au mieux notre identité, et se réappropriier notre mémoire. Pour l'instant, sur le continent, on fait face à une amnésie collective très importante.

À travers votre exposition, prenez-vous le contre-pied du mythe de la boîte de Pandore ? Au lieu de déverser ses fléaux, celle-ci apporte des réponses ?

En effet, c'est l'allégorie la plus proche de mon intention. Pandore est ici une boîte qui contient cet espoir, ces solutions à nos problématiques. Dans une société en pleine mutation, comment canaliser toute cette ébullition et en tirer du positif pour ces jeunes, qui ont besoin d'une identité culturelle stable et forte ? La série exposée ici à la Galerie Farah Fakhri s'intitule «Écosystème» : elle met en lumière l'écosystème bouillonnant de ces sociétés, et de quelle manière celui-ci impacte mes personnages, leur épanouissement, leur personnalité, leur cheminement. Certaines personnes digèrent cette ébullition sociale, avec tout son lot de divertissements, ses activités sportives, ses productions musicales intenses ; certains le vivent bien, d'autres subissent cette atmosphère chaotique, peinent à évoluer dans un tel contexte. Ainsi, mes personnages s'inscrivent sur des fonds neutres, des grilles colorées ; chacun, en fonction de son ressenti sur cet écosystème, de la façon dont ce dernier le transforme ou ne le touche pas, est teinté d'une couleur précise, adoptant certaines postures – déchirures, réflexions, liberté absolue, zénitude.

« En occupant les lieux publics, on contribue, on porte une volonté de rendre accessible cette production au maximum de personnes, on l'offre en partage. »

Quel message souhaitez-vous délivrer à travers votre tableau représentant un personnage en pleine lecture, le globe terrestre, tel un soleil, sur l'épaule ? En fond, on y aperçoit entre autres les figures de Socrate, Alpha Blondy, Cheikh Anta Diop...

C'est la pièce maîtresse de l'exposition. Avec le livre et le globe terrestre sur l'épaule de mon personnage, cette œuvre est une invitation à penser notre société, son développement, en tenant compte de l'Histoire, de ceux qui ont laissé des traces, des impacts. Il y a matière à réfléchir en tenant compte

de toute temporalité, et à penser un modèle de développement qui nous est propre. Ce n'est pas en nous privant de la connaissance des apports d'autres sociétés que l'on pourra produire un programme d'ajustement culturel. Nous devons tenir compte de tout ce qui peut aider à construire un système efficace.

Qu'avez-vous à cœur de transmettre aux élèves des beaux-arts, où vous enseignez ?

L'une de mes motivations premières à devenir enseignant était d'amener la jeune génération d'artistes à prendre une place plus importante dans leur société. La conception de l'art tel qu'il est consommé aujourd'hui et le rôle attribué aux artistes sont trop accessoires. La société se développe, mais les plasticiens n'y prennent pas forcément part. Ils sont dans des galeries, des musées, et la communauté ne profite pas de leur contribution, de leurs œuvres. Il ne s'agit pas de meubler, mais d'avoir un impact, d'apporter une contribution importante aux grandes décisions prises dans l'évolution du monde social. Ainsi, la formation que je leur donne vise à leur faire prendre conscience du rôle qu'un artiste peut jouer. Au-delà de l'aspect esthétique, de la production du beau, leurs œuvres peuvent contribuer véritablement à la critique, aux observations sociales, aux grands débats publics. Il faut qu'ils s'invitent avec un travail artistique puissant, fort, par ce processus enchanteur. À l'origine, ces élèves viennent étudier par passion, mais celle-ci peut aussi devenir un outil puissant d'aide au développement. Ainsi, dans mon enseignement, je m'appuie sur le rôle qu'a pu jouer Imhotep, vizir du roi, père de l'architecture des pyramides égyptiennes. Avec ce sacerdoce de la pratique artistique, on peut dépasser ce rôle accessoire, secondaire, et devenir un pilier fondamental d'une société, de son évolution et – pourquoi pas ? – d'une civilisation en devenir. Chaque génération d'artistes a mené ses propres batailles. Je suis très respectueux de leurs productions. Il est plus que jamais nécessaire pour un artiste d'être engagé. Pourquoi ne leur a-t-on pas enseigné tout ça plus tôt ?

Comment est née votre passion pour les arts plastiques ?

Comme la plupart des artistes, j'ai commencé très tôt la pratique du dessin, à environ six ou sept ans. J'ai grandi avec cette passion. Mon père me ramenait des bandes dessinées, des livres d'art qui m'inspiraient, et je dessinais sans cesse. J'ai vécu de nombreux traumatismes, des situations difficiles, liées aux crises politico-militaires et aux coups d'État menés précédemment dans mon pays. En 2003, nous avons été contraints de quitter notre foyer de Katiola, près de Bouaké. Nous sommes devenus déplacés de guerre. C'était très dur pour moi de faire face à ma société. Les arts m'ont permis de me soigner, de me réparer, de me créer un univers où je me sentais en sécurité. J'ai utilisé cette pratique comme une thérapie personnelle.

De quelle manière l'apprentissage des codes esthétiques, de l'académisme, a-t-il changé votre approche de l'art ?



L'artiste s'inspire du caractère bouillonnant de la société pour créer.

J'ai eu deux vies artistiques. J'ai d'abord été portraitiste de rue à l'adolescence. Puis, étudiant aux beaux-arts a complètement changé, bousculé ma vision. Découvrir l'histoire de l'art, son apport pour l'humanité depuis ces 27 000 années, a été un choc. Ça m'a complètement transformé intellectuellement, et construit le socle de l'artiste et penseur que je suis. Cette quête de connaissances m'a enrichi. Si tu veux comprendre ta société, il faut savoir ce qu'il s'est passé ailleurs – en Amérique, en Asie, au Moyen-Orient, etc. De Raphaël à Rembrandt, de Michel-Ange aux statues africaines, les créateurs ont accompagné l'humanité dans son devenir. Je me suis alors demandé ce que je pouvais faire de cet art, de ce talent, en lien avec mes engagements pour la société. Je voulais que ma démarche, que mon propos comptent. Apprendre les codes a donc tout changé. Mon cheval de bataille, c'est l'éducation. Un talent sans éducation ne vaut pas grand-chose, il reste accessoire. J'ai été marqué par certains de mes professeurs, comme Pascal Konan, par un artiste comme Bruce Clarke – notamment son travail sur le génocide des Tutsi au Rwanda. L'art baroque, à travers Rembrandt ou Le Caravage, m'a également beaucoup touché, ainsi que la civilisation égyptienne – ses hiéroglyphes, pictogrammes, idéogrammes, ses pyramides, etc. – et le pop art d'Andy Warhol. Je suis un condensé d'influences multiples et diverses.

Vous avez montré vos œuvres dans le monde entier : Venise, New York... Qu'est-ce que cela vous a apporté ?

C'est certainement l'expérience la plus enrichissante que j'ai vécue. En tant qu'artiste, si tu ne confrontes pas ton travail, tes idées à d'autres sociétés, influences, sensibilités, tu ne pourras jamais savoir ce qu'il vaut. Sans ces rencontres avec l'autre, cette démultiplication d'expériences humaines, je ne serais pas l'être que je suis. Cela m'a surtout appris la résilience ; j'ai compris qu'elle était l'urgence dans mon pays. Mais chaque société doit livrer ses propres combats, affronter ses propres démons. Et il faut de la force, de la patience, de la sagesse pour construire avec le temps, sans brutaliser.

En quoi exposer sur le continent est-il important pour vous ?

J'y ai mes sources, mes bases, mes premières influences ; ce sont mes repères. Aussi loin que je peux dériver – car la rencontre avec l'autre peut facilement nous absorber, nous consumer –, revenir en Afrique, c'est toujours revenir à la source. Ça me permet de ne jamais oublier d'où je viens, de me remettre les idées en place quand je suis un peu perdu.

Comment avez-vous vu évoluer la scène de l'art contemporain africain depuis vos débuts, il y a douze ans ?

Les artistes africains sont devenus visibles et audibles. Avant, peu de plateformes leur permettaient de montrer leur travail. Il n'y avait pas de marché légitime, à proprement parler, pour leur offrir une reconnaissance. Aujourd'hui, on a par exemple la Foire d'art contemporain 1-54, à Marrakech, Paris, Londres, New York. C'est devenu la ruée vers l'or, depuis quelque temps. C'est bénéfique pour les artistes du continent, qui sont vraiment créatifs, qui ont des idées pertinentes.

Quels sont les besoins des artistes en Côte d'Ivoire ?

Il faut une plateforme culturelle solide, efficace, qui leur permette de s'exprimer. Il convient déjà de renforcer l'éducation : miser sur leur formation, pour qu'ils deviennent des professionnels dans un secteur en plein boom, porteur d'avenir, est la nécessité absolue. Un créateur bien formé peut aisément fonder des conditions de travail efficaces et montrer aux pouvoirs publics, à la communauté, qu'ils peuvent s'appuyer sur lui. Le domaine de l'art contemporain, dans son état actuel, est très récent, et cette jeune génération d'artistes doit bien comprendre le fonctionnement du marché, qui sont les collectionneurs, etc. Faire tourner la création artistique autour du génie créateur, de l'aspect onirique, c'est intéressant, mais face à l'urgence, à la nécessité, à l'état du monde, ce n'est pas suffisant. Il faut se réinventer. On peut se passer d'un phénomène de mode, si l'art ne contribue pas à sa communauté.

Plus qu'à la réussite individuelle, vous croyez à la force du succès collectif ?

Oui. Le succès collectif a toujours plus d'impact sur le long terme que celui d'un seul individu. Il a des chances d'être pérenne. Il devient un vrai projet, et non pas un heureux

« Les arts m'ont permis de me soigner, de me réparer, de me créer un univers où je me sentais en sécurité. Une vraie thérapie personnelle. »

hasard ou un coup de chance. Rêver seul, ça reste du rêve. Or, à plusieurs, on peut en faire une réalité. Plus on est nombreux, plus on est audibles. Je crois au succès collectif, à la réussite d'une génération. Les mouvements artistiques se sont construits ainsi. Si Claude Monet avait été seul, je ne crois pas que l'impressionnisme serait devenu ce qu'il est. C'était une école de pensée, un engagement, une volonté de révolutionner la peinture, de véhiculer leurs idées, d'avoir une influence sur la sensibilité de leurs contemporains.

Avez-vous ce désir de réinventer des formes, d'expérimenter des techniques ?

L'idée de s'acharner sur des techniques pour se faire valoir ou s'affirmer ne m'a jamais intéressé. Je respecte la démarche de ceux qui le font. Mais pour moi, les arts, le talent, sont juste des outils pour partager, mettre en lumière mes idées, mes réflexions sur le monde. Je peux ainsi passer d'une technique à l'autre ; elles sont importantes, et je me suis formé afin d'en apprendre beaucoup. Mais ce qui prime dans ma démarche est de faire triompher les idées – qui survivent beaucoup mieux que les techniques, et ont un impact beaucoup plus conséquent.

Vous explorez, néanmoins, des techniques originales, comme la fonte du plastique...

Je l'utilise parce qu'elle suscite la curiosité, elle attire l'attention des gens. Cette originalité permet aussi d'être audible. Une fois que le public est là, il reçoit ainsi mon message. L'emploi du plastique fait sens, bien sûr, dans un monde où il est un immense polluant. Cela amène le sujet sur la table. C'est une manière créative de proposer une solution, la parade est intéressante. Ce n'est pas un matériau noble, il est proche des gens, on le retrouve dans tous les ménages aujourd'hui. Tout le monde s'y identifie, ce qui rend ma démarche universelle. ■